

# Titres

Robert Marteau

MIQUEL BARCELÓ.

Le monde est créé en ce moment même, d'eau et de boue, avec ses végétaux et ses animaux, éventuellement ses hommes. Quelqu'un regarde, mais nous ne le voyons pas. Il y a de la lumière, mais nous n'en décelons pas la source. L'étendue n'est arrêtée que par le quadrilatère de la toile, dans la coagulation de la matière aspirant à l'illimité. A travers l'art de peindre, nous remontons jusqu'aux éléments : aliments de la vie. L'œil touche, auxiliaire des doigts de la main, sans abstraire : éclairé par ce qui est empreint de sa propre clarté. C'est vrai : il n'y a pas de ciel ; pas d'horizon. Il n'y a pas non plus de perspective. On sent que l'opérateur ne se laisse distraire par aucune loi, règle, preuve apprises. Il a œuvré à rebours, ouvrant les yeux après un jeu de colin-maillard : alors vers l'enfant éberlué le monde soudain surgit dans sa nouveauté frémissante. Ce qui est offert est vu à genoux, comme ce fut fait : attitude de prière. A la cimaise, la toile suspendue suscite chez le spectateur un léger vertige, un déportement intérieur, une dérive. Cela tient du regard nu et simple auquel il est acquis sans d'abord s'en rendre compte. La densité le volatilise. Il voit le mouvement saisi dans l'attention qui freine le geste. Hasard et chaos ne sont que des images nées de notre insuffisance. Le moindre au contraire est en harmonie avec ce qui, de proche en proche, le gagne à l'immense. Ce n'est pas par goût du pittoresque, mais par désir de présence à l'origine, que Barceló séjourne en Afrique. L'étrange lui est étranger. Le lieu lui est révélé par le poids spécifique et la magnitude. Il le révèle ensuite en le pesant de l'œil et de la main — en mettant la main à la pâte, c'est le cas de le dire. Et la pâte lève, et le pays apparaît dans sa réalité tangible. Il est un morceau de la création, et la création en train de se faire : il est acte poétique, ce que nous reconnaissons à l'étonnement provoqué, suivi du calme contemplatif. Par les yeux, l'esprit croit percevoir que la contemplation a présidé à la facture de ces ouvrages, et qu'elle lui est restituée aussitôt que nous leur sommes attentifs. Il est remarquable que toutes les toiles ont trouvé leur orient, et leur eau, comme on dit à propos des perles. Et pourtant rien de moins précieux. Par magie, la transparence naît de la compacité, capte et tient en suspens un souffle de teinture. La peinture est dite de la boue, de la paroi, par la traversée des couleurs, jusqu'à la simplification sollicitée. C'est à cause de cela, semble-t-il, que l'œuvre de Barceló est si parlante à tant de gens. Par sa présence nue elle reconduit en chacun une mémoire géologique, laquelle porte dans l'allusion la mémoire picturale sans que rien paraisse de démonstratif. Dans la discrétion, le secret : lui-même donné à qui ne cache rien. Il n'apparaît à personne que le peintre se contraigne à résoudre des problèmes d'ordre technique : chacun voit immédiatement ce qui est devant lui, comme si c'était naturel. Ne nomme-t-on pas *naturelle*, en tauromachie, la passe développée

par le poignet gauche, artifice majeur qui fonde le classicisme ! D'ailleurs le taureau nous regarde : il est là, en cette suite d'estampes consacrées à la corrida. Il est de front, le frontal armé. Il est l'énigme et le noyau tragique de la vie. En lui le secret est enclos.

*Miquel Barceló,*  
Galerie Yvon Lambert, samedi 6 octobre 1990.

Je viens de remarquer que les lilas fleurissent  
Comme si c'était Seurat qui les eût peints. Ils  
Parviennent à leurs tons par ponctuation  
Lumineuse, en aura qu'ils précisent, dilatent,  
Contraignent, toujours fortifiant l'acuité.  
Par l'illusion qu'il reçut de la science,  
Le peintre attentif, usant des interférences,  
Reconquit pour de plus naturels artifices  
Les pièges dont la nature en son secret use.  
Seurat déjoué ajoute à chaque point une  
Virgule, ainsi suspend la ligne ponctuant  
Plus le silence et l'écart que le cours des choses.  
Par le tremblement du feuillage coronaire  
On reconnaît son génie, on naît à la joie.

*Seurat,*  
Grand Palais, samedi 13 avril 1991.

Arbre et route, tout chez Seurat est beau qui fait  
De mine noire dans la nuit le point du jour ;  
D'éclats de silex son casseur de cailloux ; qui,  
Divisant et croisant, juxtaposant les points,  
Crée un poème floral perpétuel qui  
Chante en couleurs sans rive en quelque sorte, fuit,  
Vous revient dans l'œil avec la précision  
Que fournissent les instruments d'optique, et si  
Vous y regardez d'un peu près, vous comprenez  
Que c'est parce que tout est subtilement faux,  
Voilé légèrement, comme on dit d'une roue,  
Que vous y voyez merveille et le trouvez beau,  
Là-devant, vous l'avouez, retenant vos larmes  
Tant à cause du calcul que de l'imprévu.

*Seurat,*  
Grand Palais, lundi 15 avril 1991.

Diego Rodríguez de Silva y Velázquez,  
Dont le nom forme un alexandrin, fit à l'encre  
Brune, au lavis de sépia, sur papier crème,  
L'ouvrage que j'ai sous les yeux : la cathédrale  
De Grenade qui est de guingois et bancale  
En bas de la sierra. Comme un jeu de prismes,  
Le dessin se compose au contact de la vue  
Avec le pays et les bâtiments. La pierre  
Est dissoute et prête à s'envoler, dans le même  
Temps que plume et pinceau la fixent. Ces croix faites  
de deux traits vifs, ces cyprès esquissés, animent  
La superposition des murs clairs, des toits  
Qui penchent, des clochers, des fenêtres aveugles,  
Et tout cela suspendu vous tient en extase.

*Dessins espagnols - Maîtres des XVI<sup>e</sup> & XVII<sup>e</sup> siècles.*  
Pavillon de Flore, lundi 29 avril 1991.